L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX No. 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 4 AVRIL.

La Société des Servantes des Pauvres.

Dans les *Etudes philosophiques et littéraires* de M. Vitet, l'académicien défunt dont l'éloge vient d'être prononcé par son successeur M. Caro, nous remarquons une jolie page sur le rôle joué par les Parisiennes pendant le siège de Paris.

.... En regard de ces scènes lugubres, de merveilleux contrastes nous ont illuminés; des trésors imprévus de charité vivace, active, militante, du jour et de la nuit, se sont versés sur nos détresses à pleines mains! Il s'est révélé tout à coup des aptitudes singulières, des vocations à panser, à guérir les blessures, à soulager tendrement le malheur, chez qui? chez celles-là qu'on aurait pu la veille accuser de frivolité, ou tout au moins d'un peu trop d'élégance. Avec quel art et quelles fatigues elles ont dérobé leur secret aux véritables infirmières!

En lisant cette page nous nous sommes naturellement reportés au rôle admirable joué par nos Louisianaises pendant les cruelles épreuves d'une guerre de quatre ans. Que de dévouement, que de zèle n'ont pas déployé les dames de la Nouvelle-Orléans pour alléger les souffrances des malheureux prisonniers et pour assister, avec cette délicatesse qu'un cœur féminin sait seul trouver, les familles dont les soutiens étaient dans les camps.

C'est pendant cette triste et longue période qu'une société fondée quelques années avant la guerre, en 1858, la Société des Servantes des Pauvres, a accompli véritablement des merveilles de charité et s'est rendue digne d'un nom qui indique si bien le caractère évangélique de sa mission. La guerre finie, la Société a continué son œuvre et elle s'est consacrée au soulagement des misères cachées, non moins dignes de pitié que les misères qui se font connaître.

Dix années se sont écoulées depuis la fin de la guerre et, par suite de causes qui sont bien connues des lecteurs de ce journal, le nombre des infortunes qui attirent spécialement la sollicitude de cette Société n'a fait que s'accroître. On se ferait difficilement une idée de la quantité de familles distinguées qui, après avoir été jadis riches ou aisées, sont tombées graduellement dans le dénuement le plus absolu. Il en est qui portent les noms les plus connus et les plus estimés en Louisiane.

Ce sont ces infortunes cachées que les membres de la Société des Servantes des Pauvres, qui sont des dames honorables, des mères de famille, s'attachent à découvrir pour pouvoir les soulager en évitant aux personnes qui en souffrent la pénible nécessité de demander.

Rien de plus noble, rien de plus chrétien que ce service volontaire de charité entrepris par ces dames. Aussi, en faisant un appel au public et en lui demandant de contribuer à faciliter la sainte mission des Servantes des Pauvres, sommes-nous convaincu que notre appel trouvera un accueil sympathique.

La société n'a qu'un faible budget, composé de la cotisation mensuelle de ses membres dont le nombre est limité, elle est donc forcée de s'adresser au public pour obtenir les ressources qui lui font défaut et voici sous quelle forme attrayante son appel est fait.

Grâce à l'offre généreuse de concours de plusieurs artistes de l'Opéra, la Société donnera dimanche prochain, 11 avril, dans la salle Grunewald, une matinée-concert, à midi. Le prix des billets est fixé à 50 cents seulement.

Nous sommes persuadé qu'il se rencontrera certainement plus d'un millier de personnes qui voudront apporter leur obole à une cause si digne d'intérêt.

M. Grunewald, avec la générosité dont il a déjà donné tant de preuves, a offert gratuitement sa belle salle de concert. Les frais seront donc minimes et la recette servira entièrement au but que nous avons indiqué. Nous publierons le programme du concert quelques jours d'avance.

MORT DU DOCTEUR THIERRY.—Nous lisons dans le *Propagateur Catholique*:

Nous avons reçu la nouvelle de la mort de M. le Docteur Thierry, qui, pendant plus de six années, a dirigé le *Propagateur Catholique*.

En 1868, M. le docteur Thierry quitta la Nouvelle-Orléans, où pendant longtemps, il avait exercé la médecine. Une paralysie partielle l'avait contraint au repos le plus absolu. Il se retira à Paris, aux Batignolles, où il passait la journée en prière, et sa fin toute chrétienne a couronné dignement sa vie vraiment catholique.

M. le docteur Thierry avait une grande érudition, un très noble caractère, et était catholique dans toute l'acception du mot.

Quelques mois avant son départ, nous avions le bonheur de le voir souvent, et avant de prendre la direction qu'il quittait, nous avons travaillé en collaboration. Nous avons conservé de ses rapports avec lui les meilleurs souvenirs, et nous n'avons pas d'autre désir que de l'imiter jusqu'à la fin.

LES ETATS-UNIS EN QUÊTE D'UN DRAMATURGE.—A propos de l'intention manifestée par un agent des auteurs dramatiques français d'ouvrir un concours pour la confection d'un drame en prose sur l'indépendance des Etats-Unis, nous lisons dans le *Bien public* de Paris:

A vos plumes, auteurs dramatiques!

On assure que M. Michaelis, l'agent littéraire pour l'Amérique, serait, conte un de nos confrères, disposé à former un jury, à déposer 10,000 francs chez un banquier et à donner sur cette somme un prix de 5,000 francs, une médaille, des bronzes d'art au Français qui ferait le meilleur drame en prose sur l'indépendance des Etats-Unis, dont on célèbre le centenaire à Philadelphie en 1876.

Nous n'avons pour notre part, jamais professé de sympathie à l'endroit des concours qui imposent aux candidats des sujets tout faits et qui leur commandent un drame sur mesure comme on commande une paire de bottes....

Il est vrai que c'est pour l'exportation!

—Un télégramme de Saint-Thomas du 28 mars annonce que la nouvelle suivante est arrivée du Venezuela:

"Le président Guzman Blanco a fermé le bureau des douanes de Maracaibo et transféré le siége de ses opérations à Porto Cabello."

LA FORTERESSE CARLISTE.—Depuis longtemps tout l'intérêt de la guerre civile, en Espagne, est concentré autour d'Estella, dont don Carlos a fait en quelque sorte sa capitale. C'est en attaquant cette ville que Concha a été tué, c'est encore dans une tentative sur elle que le nouveau roi d'Espagne a essayé d'inaugurer son règne par une action d'éclat. La *Gazette de France* annonce qu'Estella vient d'être fortifiée d'une façon formidable par les carlistes:

Cette ville a été transformée en une véritable place forte; ses murs et ses principaux édifices sont habilement crénelés, et leurs feux se croisent dans toutes les directions. Six forts établis sur les collines qui entourent Estella, à deux ou trois milles, tiendront désormais à distance nos ennemis; enfin une citadelle a été élevée sur le sanctuaire de Notre-Dame du Puig; ses batteries, protégeant à la fois celles des forts et les ouvrages intérieurs, défient maintenant toute attaque alphonsiste.

La joie des volontaires carlistes est immense, car Estella est la clef de nos provinces basco-navarraises, du côté de l'Ebre, comme Andoain, près d'Hernani, l'est du côté de la France.

Estella (Navarre), 5,000 âmes, est située à sept lieues de Pampelune, sur la rivière Ega, dans une jolie vallée et entourée de collines couvertes de vignes et d'oliviers.

☞ Avec une piastre vous pouvez acheter une livre de bon thé mêlé, au dépôt de thé rue du Camp 5.

☞ On trouve au Robt. E. Lee Hat Store, à l'angle des rues Canal et Bourbon, et à l'angle des rues Royale et St-Louis, des chapeaux de paille du dernier genre et à des prix modiques.

—Les journaux bonapartistes publient la note suivante:

Quelques-uns de nos amis nous demandent si S. A. Mgr. le prince impérial recevra, à Chislehurst, le 16 mars, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

La réception de l'année dernière était motivée par des circonstances particulières puisées dans les dispositions des constitutions de l'empire. Il n'y a aucune raison de la renouveler cette année: mais l'anniversaire que célèbre la famille de Napoléon est toujours celui du 15 août.

—Voici le texte de la dépêche adressée par l'empereur du Brésil à l'Académie des sciences morales et politiques:

Un télégramme reçu à l'instant du ministre du Brésil me fait vous prier de transmettre dès à présent tous mes remerciments à l'Académie des sciences pour m'avoir élu son correspondant. Je ne puis voir dans ce choix de l'Académie qu'un témoignage d'estime pour mon pays, et je lui en suis encore plus reconnaissant.

DOM PEDRO SECUNDO.

Petropolis, 3 mars 1875.

UN DRAME SUR LA GLACE.

On télégraphie de Baltimore, le 28 mars:

Le steamer *Nurnberg*, arrivé le 28 de Brême, a recueilli d'un brick désemparé dix matelots qui, le 2 mars, étaient partis de Sainte-Mary (Terre-Neuve), pour aller à bord de ce brick, qui était retenu dans les glaces à 2 milles du rivage. Quand ils ont voulu revenir à terre, la glace s'était séparée du rivage, et ils se sont trouvés sur un glaçon flottant. Ils étaient au nombre de 34, dont 7 sont morts de froid la nuit qui a suivi l'accident, et dont plusieurs, après avoir été séparés de leurs compagnons par la rupture du glaçon, ont été ultérieurement sauvés par un navire. Six autres étaient devenus si faibles qu'il a fallu les abandonner sur la glace, où ils sont morts. Les survivants ont regagné le brick, sur lequel ils n'ont trouvé d'autres vivres que de la mélasse. Après avoir énormément souffert de la faim, de la soif et du froid, le schooner qui avait déjà sauvé leurs camarades les a recueillis sur le brick et transférés sur le *Nurnberg*.

Ce sont tous des Irlandais ou descendants d'Irlandais, et avec leurs compagnons primitifs ils composaient à peu près toute la population du petit village de Ste-Mary.

Un récit intéressant de leurs souffrances est fait par Andrew Mooney. Il dit que la glace était restée ferme tout l'hiver et que plusieurs villageois s'étaient fréquemment aventurés sur elle pour chasser les oiseaux de mer. Le jour fatal, rien n'avait indiqué que la glace dût avoir moins de consistance. On savait depuis quelques jours qu'un navire était entraîné à la dérive, et le 2 mars on aperçut le brick pris dans les glaces, à 2 1/2 milles du rivage. Les trente-quatre hommes, y compris le jeune James Grace, se réunirent promptement et partirent sur la glace pour aller passer la journée à bord. Le soir ils se mirent en route pour revenir; mais après avoir franchi une petite distance, ils s'aperçurent que la glace s'était détachée du rivage et qu'elle s'en éloignait à vue d'œil. Dans leur consternation ils se mirent à courir en avant de toute leur vitesse, en se débarrassant de leurs vêtements les plus lourds pour être plus agiles. Mais, arrivés au bord du glaçon, ils se trouvèrent séparés du rivage par une nappe d'eau d'un demi-mille de large, et l'immense champ de glace sur lequel ils se trouvaient flottait dans la direction de la pleine mer. La nuit n'était pas encore tout à fait venue. Les malheureux, épuisés et à demi vêtus, se préparèrent de leur mieux pour le froid terrible qui ne tarda pas à se faire sentir.

La pluie commença bientôt à tomber et les mouilla jusqu'aux os. A la pluie succéda de la neige et du verglas. Le vent sauta au nord et devint si froid qu'ils étaient pénétrés jusqu'à la moelle. Il fallait lutter violemment pour conserver la vie. Les uns frappaient des pieds de toutes leurs forces, les autres couraient de droite et de gauche, les plus vigoureux encourageant ceux qui faiblissaient. Mais le froid devenait de plus en plus aigu. Il atteignit, au rapport de Mooney, un degré d'intensité sans précédent dans tout l'hiver.

A minuit, les effets du froid et de l'épuisement commencèrent à se manifester. Tantôt l'un, tantôt l'autre se couchaient sur la glace ou se déclarant à bout de force. Leurs compagnons les relevaient et essayaient de les faire rester debout, mais, après avoir oscillé un instant comme des ivrognes, ils tombaient évanouis et mouraient immédiatement. Ceux qui pouvaient encore se tenir debout étaient obligés de faire les plus énergiques efforts pour ne pas succomber à la fatale léthargie, et chaque victime était abandonnée à son sort. Quand le jour parut, sept cadavres étaient étendus à intervalles sur la glace, et aucun des survivants n'aurait pu dire lequel d'entre eux serait la prochaine victime.

Un glaçon de 20 pieds carrés étant venu à proximité de celui sur lequel ils se trouvaient, neuf sautèrent dessus, avec l'espoir qu'il flotterait peut-être vers le rivage. Après s'être éloigné d'une distance de 300 yardes, le glaçon resta immobile, et les malheureux passèrent là trois jours et trois nuits, pendant lesquels six d'entre eux succombèrent. Les trois autres furent recueillis le 6 mars par le schooner *George Fogg*. Ils n'avaient eu à manger pendant tout ce temps qu'un poisson gelé, qu'ils avaient partagé en neuf parts. Des trois sauvés, deux sont encore, partiellement congelés, dans l'hôpital du *Nurnberg*, savoir: John Fuer et James Peddle.

Les dix-huit restés sur le plus grand champ de glace reprirent le chemin du brick abandonné. Plusieurs perdirent leurs sens pendant le trajet, et aucun ne pouvait sortir jamais vivant de ce navire.

Ces pêcheurs ne savent pas lire, et ils ignorent par conséquent le nom du brick. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'il n'est pas anglais, et que l'équipage était parti sur la glace, le 1er mars, pour le village d'Hollow Road, voisin de celui de Ste-Mary. Pendant une semaine le brick a suivi le mouvement de la glace, en vue du rivage. Les pêcheurs sont restés dix jours à bord.

Le narrateur est père de six enfants, et quelques-uns de ceux qui ont péri avaient des familles également nombreuses.

Il est probable que le consul britannique renverra les dix sauvés chez eux par le *Caspian*, qui doit partir cette semaine pour Halifax.

Courrier des Etats-Unis.

LES FAKIRS DE L'INDE.

Un chroniqueur du *Temps*, très sceptique, raconte ce qui suit:

Les tables tournantes et les esprits frappeurs ont fait leur temps. Qui s'occupe aujourd'hui des médiums et du spiritisme? Ces jeux de salon ont été remplacés par d'autres. A l'exception de quelques fervents attardés, personne n'en parle plus. Ainsi va le monde. Il nous faudra bientôt faire le voyage de l'Inde pour y retrouver le petit manège de M. Home ou des frères Davenport.

Car l'Inde est le pays des croyances robustes et des traditions immuables. Les fakirs y jouent, depuis un temps immémorial, le rôle de médiums. Il faut le dire à leur éloge: ces gens-là sont convaincus ou font semblant de l'être et leur adresse tient du prodige. M. Home eût été un petit garçon auprès de ces artistes-là.

Le fakir indien a cette supériorité sur les Davenport contemporains, qu'il se montre dans un costume d'une simplicité primitive: un petit chiffon de toile à peine équivalent à un caleçon de bain, concession nécessaire à la pudeur orientale, qui est beaucoup moins exigeante que la nôtre. Jugez par là de l'habileté qu'il leur faut pour exécuter des tours de passe-passe dont les Robert-Houdin passés ou présents pourraient à bon droit être jaloux.

M. Jacolliot, qui s'est fait une spécialité des études sur l'Inde et les Indous, vient de nous faire part de quelques-unes de ces expériences de spiritisme.

Il avait reçu la visite d'un fakir des plus authentiques et il lui avait demandé de lui donner un échantillon de son savoir-faire. Covindasamy était nu aux trois quarts; aucune supercherie ne paraissait possible.

L'objet soumis à son influence était un vase de bronze servant aux ablutions traditionnelles. Le fakir s'approcha et, sans toucher le vase, étendit les mains au-dessus de lui. Au bout d'une heure environ, un souffle léger vint rider la surface de l'eau; peu à peu le flot augmenta d'intensité et, sans direction aucune, éclata en tous sens comme s'il eût été soumis par la chaleur à une forte ébullition; bientôt il dépassa les mains du charmeur et plusieurs jets s'élevèrent par instants à un ou deux mètres de la surface.

Covindasamy s'écarta, et l'agitation de l'eau, sans cesser complètement, diminua peu à peu, ainsi que cela se produit dans le liquide bouillant dont on éloigne le récipient du feu.

La dernière partie de la séance fut plus extraordinaire encore. L'Indou ayant prié son hôte de lui prêter un petit bâton, M. Jacolliot lui remit un crayon à enveloppe de bois qui n'avait pas encore été taillé. Covindasamy le plaça sur l'eau et, en quelques instants, par la simple imposition des mains, le fit se mouvoir dans tous les sens, comme l'aiguille d'une boussole à laquelle on présente une tige de fer. Ayant posé alors l'index sur le milieu du crayon, si délicatement que la position de ce dernier sur l'eau n'en fût pas affectée, le petit morceau de bois descendit insensiblement sous l'eau et atteignit le fond du vase.

Les fakirs ne s'en tiennent pas là. Un autre jour, il prit fantaisie à l'auteur de demander à son hôte s'il ne lui serait pas possible d'enchaîner au sol un meuble quelconque. L'autre répondit que rien n'était plus facile.

M. Jacolliot prit alors un petit guéridon en bois de tek qu'il souleva sans effort entre le pouce et l'index, et le plaça au milieu de la terrasse. Le charmeur se dirigea immédiatement vers le guéridon et, posant ses deux mains sur la tablette supérieure, resta immobile dans cette position pendant près d'un quart d'heure.

Ce temps écoulé, le tour était joué. M. Jacolliot raconte qu'il eut beau s'acharner sur son petit meuble; il semblait scellé dans le stuc du sol; la tablette supérieure lui resta dans la main. Il s'en prit alors aux pieds qui restaient debout, unis par deux traverses en X, mais sans plus de succès.

Avouez que ces prestidigitateurs sont d'une force remarquable. Le plus joli de l'affaire, c'est que le bon M. Jacolliot paraît les avoir pris au sérieux. Il conclut gravement de ces faits d'ailleurs curieux et de bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, qu'il y a là des influences occultes, mystérieuses, des forces inconnues dont la science donnera peut-être un jour la formule.

Ce qui l'agace même, c'est que les Anglais sont disposés à étudier ces prétendus phénomènes, tandis que nos compatriotes montrent un scepticisme parfait. "Voilà bien, dit-il, nos savants français! Ils ne perdent pas, on le voit, les traditions qui leur ont fait repousser toutes les grandes inventions qui honorent ce siècle!"

M. Jacolliot me paraît bien sévère pour la science française. Ce qu'il aurait eu de mieux à faire, c'eût été de ramener un de ces fakirs en Europe. Je crois pouvoir affirmer qu'il aurait eu un très grand succès aux Folies-Bergère.

☞ Avec 60 cents vous pouvez acheter une livre de bon thé au grand dépôt de thé rue du Camp 5.

—De l'influence de la politique sur l'éducation:

—Qu'est-ce qu'un volcan? demandait-on l'autre jour à un jeune bambin de huit ans.

—Un volcan! c'est une chose sur laquelle on danse.

Premières Représentations.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

CARMEN

Opéra-comique, en quatre actes, paroles de MM. Meilhac et Halévy; musique de M. Bizet.

On ne pourra point prétendre que MM. Meilhac et Halévy cherchent à dissimuler leurs emprunts littéraires.

Depuis deux jours déjà, les affiches de l'Opéra-Comique indiquaient, en gros caractères, que le libretto confié à M. Bizet est tiré de la nouvelle de Mérimée, intitulée *Carmen*.—*Carmen*, on le sait, est l'un des bijoux de cet écrin étincelant dont les principaux diamants sont:

La Prise de la redoute, la Vénus d'Ille, le Vase étrusque, la Partie de Trictrac et *Colomba*.

Aussi, MM. Meilhac et Halévy, respectueux de l'œuvre originale, ont-ils limité leur rôle à celui de *translateurs*, n'opérant que les modifications imposées par les nécessités scéniques ou lyriques, et suivant presque pas à pas, l'auteur dans ses développements.

Ils ont même poussé l'adaptation jusqu'à reproduire le plus possible les phrases mêmes de Mérimée.

Nous allons donc résumer le récit de Mérimée, en indiquant toutefois brièvement, en passant, les quelques additions ou retouches subies par la *nouvelle* dans le chemin parcouru par elle entre la librairie de Michel Levy et la salle Feydeau.

A Séville, il y a une manufacture de tabacs, dans laquelle quatre à cinq cents femmes sont occupées à rouler des cigares. A l'heure où les ouvrières reprennent leur travail, après leur dîner, bien des jeunes gens vont les voir passer, et "leur en content de toutes les couleurs." Il y a peu de ces demoiselles qui refusent une mantille de taffetas, et—c'est Mérimée qui le prétend,—les amateurs, à cette pêche-là, n'ont qu'à se baisser pour prendre du poisson.

Au nombre des *cigarières* ou *cigarettières*,—les librettistes disent l'un et l'autre,—était Carmen, une bohémienne effrontée.

Un jour qu'elle allait rentrer, la cloche ayant sonné, Carmen avise un jeune brigadier du régiment d'Almanza (cavalerie), qui était de garde au poste de la manufacture, et se met à l'*agacer*. Le cavalier n'y fait guère attention d'abord, mais il y a des regards féminins qui sont comme le *poison subtil*, dont les dramaturges abusent si fort: "ils pénètrent et...... tuent."

Le cœur de José est bientôt envahi par l'image de Carmen, et tandis que le pauvre garçon songe à cette singulière et fatale apparition, un événement inattendu décide à tout jamais de son sort.

S'étant prise de querelle avec une de ses compagnes, Carmen lui laboure la figure de coups de couteau. On vient chercher la garde pour arrêter la coupable, et c'est José qui est chargé de mener Carmen à la prison de la ville.

La bohémienne d'un regard, *grisé*, affole le brigadier: "*Dornant! Doscant!* lui murmure-t-elle tout bas; à moi la liberté aujourd'hui, à toi Carmen demain."

Le marché est conclu; Carmen lance un coup de poing dans la poitrine de son gardien; José se laisse tomber exprès à la renverse, et la prisonnière se sauve à toutes jambes, protégée dans sa fuite par le peuple, qui n'est jamais fâché de voir l'autorité.... roulée.

Ici finit le premier acte de l'opéra, qui contient les situations ci-dessus indiquées. MM. Meilhac et Halévy ont, dans cette partie, ajouté un personnage, celui de Micaëla, une amie d'enfance de José, appelée à faire vibrer dans l'âme du Basque les souvenirs pieux, mais passagers, du foyer et de l'amour maternel.

Au second acte, on est chez Lillas Pastia, le marchand de friture, chez qui viennent volontiers les bohémiens, ainsi que les bourgeois gourmands et paillards.

Carmen a donné rendez-vous dans cette auberge à son sauveur, et, après lui avoir payé sa dette, le décide à déserter, à quitter les drapeaux pour s'enrôler dans la troupe des contrebandiers où il trouvera comme chantent les poétiques fripons:

Le ciel ouvert! la vie errante
Pour pays l'univers! Pour loi, sa volonté,
Et surtout la chose enivrante,
La liberté! la liberté!

Au troisième acte, José nous est montré au milieu des ignominies et des tristesses de sa nouvelle et infâme existence. Il est criminel et, de plus malheureux, car son amante est infidèle. Carmen n'aime plus José; son esprit est tout à Escamillo le toréro. José est jaloux, et sa jalousie a des élans féroces qui le conduiront, lui aussi, au meurtre.

En effet, Carmen avouant sans pudeur sa récente passion et refusant de suivre José dans d'autres contrées où ils pourraient commencer une vie plus honnête, José s'irrite, s'emporte, finit par voir rouge et plonge par deux fois son couteau dans le cœur de Carmen:

Vous pouvez m'arrêter, c'est moi qui l'ai tuée!

Tel est le cri suprême sur lequel la toile tombe et l'opéra finit.

On pouvait craindre que le sujet de la *nouvelle* ne fût, pour la scène de l'Opéra-Comique, un peu sombre, un peu brutal. Il se ressent du caractère spécial du talent de Mérimée que bien des critiques ont accusé de dureté, et qu'Alfred de Musset, d'ailleurs, lui-même définissait ainsi, en le comparant—peut-être avec un peu trop de fantaisie—à Calderon:

L'un, comme Calderon, et comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité,
Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule et jette sur la scène,
Le plâtre de la vie avec sa nudité.

Eh bien, pour être juste, il faut reconnaître que MM. Meilhac et Halévy ont—toujours en modifiant le moins possible le modèle primitif—réussi à tirer du sujet même les agréments, les oppositions les plus propres à former d'agréables contrastes: Nous citerons notamment le chœur des gamins:

Avec la garde montante
Nous arrivons, nous voilà,

l'ensemble des *Cigarettières*:

La fumée
Parfumée
Monte en tournant vers les cieux,
Dans l'air nous suivons des yeux
La fumée!

le trio des *cartes*, et l'apparition de la *quadrilla*.

Au reste, l'indication des principaux morceaux de l'opéra montrera ce que les librettistes ont fourni au musicien.

1er acte.

Outre le chœur des *gamins*, très applaudi, et le chœur des *cigarrières*, la chanson de Carmen, d'un rythme étrange, a été fort goûtée.

La reprise finale de chaque couplet (en *ré* majeur) produit l'effet le plus original.

Le duo de Micaëla et José est d'un sentiment très poétique, rehaussé encore par la voix si sympathique et si chaude de Mlle Chapuy.

Enfin, le *duettino*:

Près de la porte de Séville,
Chez mon ami, Lillas Pastia,
J'irai danser la seguedille
Et boire du manzanilla.

qui continue et se termine par une fugue, qui amène une chute de rideau très vive et laisse une excellente impression.

2e acte.

Les couplets du toréador sont la partie capitale de cet acte. Bouhy les a chantés avec un charme et un entrain remarquables.

Aussi les a-t-il fait bisser—un *bis* sincère—par toute la salle.

La quintette à trois temps:

En matière de tromperie,
De duperie,
De voler e,
Il est toujours bon, sur ma foi,
D'avoir les femmes avec soi.

est piquant et léger. Nous aimons beaucoup moins l'air de José dans la coulisse, qui est d'un contour indécis et d'une harmonie prétentieuse.

3e acte.

La romance de Micaëla, en *mi bémol*:

Je dis que rien ne m'épouvante,

a encore valu un nouveau succès à Mlle Chapuy, qui, par son talent, a mis sur le premier plan un rôle secondaire.

Le duo du duel au couteau est traité magistralement et l'ampleur en ressort d'autant mieux qu'il succède à un petit ensemble pimpant (*le douanier, c'est notre affaire*), dont le public a apprécié l'esprit et la vivacité.

Toutefois, si nous ne nous trompons, le motif de cet ensemble est pour nous une ancienne connaissance, et je le soupçonne d'avoir servi déjà, dans l'*Arlésienne*, pour un chœur de femmes.

4e acte.

Au lever du rideau, encore un chœur très réussi:

Des éventails pour s'éventer,
Des oranges pour grignotter.

Puis le défilé de la *quadrilla*, picadores, banderilleros, spada, etc., et enfin le dernier duo entre Carmen et José, qui s'ouvre par une belle phrase:

Je ne menace pas, j'implore, je supplie.

Voilà, d'après nos rapides et immédiates impressions, ce qui est surtout à remarquer dans cette partition touffue.

Elle est écrite dans le style de l'école à laquelle appartient M. Bizet: nous nous plaisons cependant à constater que le compositeur ne s'est point tenu dans la rigide austérité qui lui a été souvent reprochée. A coup sûr, M. Bizet n'a point exagéré les concessions, et l'on chercherait en vain, dans ces quatre actes, quelqu'une de ces mélodies faciles à retenir que les élus des premières sont tout fiers de fredonner au sortir du théâtre, mais il est incontestable qu'il a voulu, avant tout, la clarté et qu'il n'a point dédaigné ce que les *purs* appellent avec mépris la *formule*, le *procédé*.

L'orchestration est même parée et coquette,—si on nous permet ce mot,—et l'on y reconnaît la prodigalité d'un symphoniste millionnaire, n'ayant souci de ménager avec avarice ses effets.

A cet égard, le passage où Carmen invite José à partir pour la montagne (*là-bas, là-bas!*) est un enchantement qui n'a point échappé à nos oreilles au milieu de tant de richesses diverses.

L'interprétation a été déjà, en partie, jugée dans ce qui précède.

Le succès a été incontestable pour M. Bouhy—un Faure d'il y a quinze ans—et pour Mlle Chapuy.

Le rôle de José exigerait une puissance supérieure à celle que possède M. Lhérie.

Quant à Mme Galli-Marié elle ne comptera pas la création de Carmen parmi ses meilleures. Est-ce la faute du personnage? Est-ce la faute de la comédienne?

Le type de Carmen n'a pas reçu de Mme Galli-Marié cette empreinte d'originalité qui a, par exemple, assuré la vogue de *Mignon*.

Au 2e acte, seulement, dans la scène de séduction, elle a soulevé les bravos et, malheureusement, c'était peut-être aux dépens du goût, car la situation est vive, et il est facile de la rendre bien vite trop... scabreuse.

Les décors sont [illegible]; la mise en scène a beaucoup plu.

En somme, et—il faut être vrai, l'auditoire a manifesté plus d'intérêt sympathique que d'enthousiasme; mais on peut conjecturer que l'opinion générale sera favorable, et affirmer que la majorité des présents a [illegible]

HENRI DE LAPOMMERAYE.

☞ Nos lecteurs devraient essayer du café grillé qui se vend au grand dépôt de thé rue du Camp 5.

Remèdes de Bonne Femme

POUR LA BEAUTÉ DU VISAGE.

—Monsieur, la chimie a fait depuis cent ans des progrès considérables.

—Aussi la chimie jouit-elle de ma considération.

—Monsieur, c'est à juste titre que les parfumeurs s'intitulent chimistes.

—Je ne verrais pas d'inconvénient à ce qu'ils s'intitulassent poètes lyriques.

—Monsieur, vous ne suivez pas mon raisonnement, je continue. Avez-vous observé [illegible]

—Certes, [illegible] l'auteur d'un projet de loi tendant à l'assujettir la poudre de riz. Si l'on m'avait écouté, Paris aurait tenu six mois de plus; car nos femmes avaient pour six mois de pain sur la joue.

—Néanmoins, trouvez-vous nos femmes jolies et aimables?

—Apparemment, puisque....

—Suffit! Alors, si vous avez suivi mon raisonnement, vous concluez avec moi que le maquillage, les pâtes, les poudres, les opiats, les onguents, les huiles, les eaux, la parfumerie, la chimie, sont essentiels à la beauté du visage.

—Mille pardons! je ne suis pas de votre avis.

—Alors, je recommence. La chimie... La chimie est une merveilleuse chose, et la parfumerie aussi, et le maquillage de même, et la femme moderne par-dessus le marché. Il faut avouer cependant que nos grand'mères, qui n'étaient point si fortes en sciences, n'en étaient pas plus mal partagées en beauté.

—Mais elles avaient comme aujourd'hui leurs secrets de toilette.

—Oui; seulement, elles se passaient de chimistes pour être belles. Les simples étaient leurs ingrédients et le jardin leur laboratoire. Cela coûtait moins cher au mari et salissait moins les lèvres de l'amant. Voici quelques-unes de leurs recettes:

Contre les taches de rousseurs: appliquer le soir sur la peau de la *roquette* cuite; se laver avec une décoction de *patience sauvage*, et avec du vin blanc dans lequel ont trempé longtemps des fleurs de *primevère*.

Contre les rougeurs: se laver avec de l'eau d'*épinards* en fleurs. (Les épinards fleurissent en avril et mai).

Contre les lentilles, poireaux, verrues, etc.: mouiller avec de l'eau de *vignette* et frotter avec le suc frais exprimé des feuilles et des tiges de la *grenouillette*.

Contre les bouquets de poils et la moustache: se frotter avec le jus de grappes de la *vigne sauvage*, et de préférence enduire l'endroit velu de *gomme de vigne*. (Cette gomme sort naturellement du cep, et on la recueille sans peine).

A ces remèdes spéciaux, la sagesse de nos aïeules joignait quelques formules d'hygiène sous apparence de proverbes.

Boire du lait
C'est le teint laid.
Boire du vin
C'est le gros teint.
Boire de l'eau
C'est le teint beau.

Se coucher tard, se lever tard,
Donne aux femmes besoin du fard.

A la lune neuve
La purge le trouve.

Par l'espinard et le pourreau
Fleurit le teint clair de la peau.

Ces quelques conseils sont faciles à suivre, et les remèdes indiqués plus haut ne sont pas bien terribles. Les femmes qui, refusant de m'entendre, continueront à être laides, le feront évidemment exprès. Quant aux jolies, je suis sûr qu'elles pratiqueront mes cosmétiques, puisque pour cela il leur suffira de faire une chose dont elles ont la douce habitude: *se servir des simples*.

JEANNIN.

DRAME TERRIBLE.—Nous lisons dans un journal de Paris:

Un drame terrible et qui aurait pu avoir les plus épouvantables conséquences a mis en émoi, l'autre soir, tout le quartier Popincourt. On allait se mettre à table pour le dîner chez M. B...., fabricant de bondes, rue Isabelle, quand on s'aperçut que le caissier et le petit garçon, qui jouaient sur le perron, venaient de disparaître. On les appela; pas de réponse; on chercha, et l'on finit par entendre les cris de l'enfant, qui partaient du premier étage de la fabrique où sont les scies rotatives à main. On courut, et quand on ouvrit la porte, on se trouva devant le spectacle le plus effrayant que l'on puisse imaginer.

Le caissier, devenu subitement fou, avait renversé l'enfant sur le plateau d'une des scies, comme une planche, il le maintenait d'une main, malgré ses efforts et ses cris, tandis que de l'autre il faisait tourner la lame de la scie, qui allait atteindre et mutiler le pauvre petit être, car il était à bout de forces; encore quelques secondes, et il allait mourir de cette horrible mort.

On arracha la malheureuse victime des mains du forcené, qui, très surpris de cette intervention, ne disait que ces mots: "Planche animée, résultat magnifique!" On le lia, crainte de nouveaux malheurs, et on le remit aux mains du commissaire. Je vous laisse à deviner les émotions par lesquelles a passé le malheureux père devant cette scène digne de l'enfer.

LE POTIRON DÉNONCIATEUR.—Le tribunal de la Seine a rendu le jugement suivant:

Attendu que des débats il résulte que Abraham a tracé sur un potiron se trouvant en un champ ouvert, situé dans la commune de Clamart, et appartenant à Boulard, une inscription ainsi conçue: "Fais attention à ta femme, parce qu'elle fait la noce avec ton frère;"

Que ce fait constitue le délit de diffamation;

Qu'il a, de plus, causé à Boulard un préjudice qui doit être réparé;

Par ces motifs,

Condamne Abraham en 200 francs d'amende et 50 francs de dommages-intérêts.

—LONDRES, 12 mars.—Le bruit se confirme que le prince impérial sera attaché, avec le grade de sous-lieutenant, au 6e régiment de lanciers, actuellement en garnison à Colchester et qui doit prochainement aller au camp d'Aldershot.

—Dans un salon.

Cham s'approche d'un monsieur qu'il ne connaissait pas et lui demande simplement:

—Quelle est donc la personne qui est à droite, près de la cheminée?

Je ne sais pas de quel air il avait fait cette question; mais toujours est-il que le monsieur s'empressa de lui répondre:

—Eh bien! j'aime mieux vous dire tout de suite que c'est ma femme!

—Berthe a trois ans et demi; son père est maire de sa commune et s'occupe de son mieux d'une élection prochaine.

La jeune personne s'amuse avec une ménagerie, menaçant bien fort ses moutons, et parlant aux gros animaux et aux loups avec une douceur infinie.

—Qu'est-ce que tu fais là? lui demande son père.

—Je fais comme papa, je fais voter les bêtes!

LES FEMMES SOLDATS.—La *Vie parisienne* publie une assez amusante fantaisie, les *Femmes soldats*; on voit d'ici ce que peut donner ce point de départ, comme texte et comme dessin de jolies grenadières ou de cuirassières séduisantes.

Quelques articles du règlement sont fort plaisants, nous prenons au hasard:

Dans l'armée active, l'avancement aura lieu toujours au choix, jamais à l'ancienneté.

Seront dispensées de service dans l'armée:

1° Les nourrices.
2° Les personnes qui pourraient le devenir dans un temps n'excédant pas six mois.
3° Les mères de six enfants vivants.
4° Les femmes qui font des vers.

Attendu que si la discipline fait la force principale des armées masculines, l'indiscipline est la base même de la puissance de la femme;

Attendu que la femme commande mais n'obéit pas, le Conseil supérieur, pour obtenir une discipline à la fois apparente et peu sérieuse, a promulgué le règlement suivant:

1° L'obéissance est un devoir d'inférieure à supérieure. Le respect est obligatoire; 2° Néanmoins, les inférieures ne salueront les supérieures que si elles leur ont été présentées. Les supérieures ne rendront le salut que s'il ne leur est pas désagréable d'avoir été reconnues. Le salut ne sera pas réclamé avant trois heures de l'après-midi.—On aura le droit de ne pas saluer les personnes d'un grade supérieur: 1° Qui ne sont pas de votre monde; 2° qui vous auront joué un tour; 3° Les militaires qui feront des *potins*; 4° Les membres du conseil d'enquête sur les actes de [illegible].—L'obéissance est obligatoire, sauf dans les cas suivants: 1° Si on a quelque chose à faire; 2° Si ça vous ennuie.

—La *Mosaïque* nous donne une jolie parabole:

Une femme très médisante alla se confesser et reçut pour pénitence d'aller au marché acheter une poule, et, en s'en revenant de lui arracher une pincée de plumes qu'elle jetterait; puis de venir trouver son confesseur le lendemain. Elle suivit exactement ses prescriptions. Il lui dit alors de retourner sur ses pas pour ramasser et rapporter toutes les plumes qu'elle avait jetées la veille. Elle essaya, mais revint bientôt découragée, en disant: Ce n'est pas possible, le vent les a toutes emportées.

—Eh bien, reprit le curé, il est aussi difficile de réparer le mal que vos médisances ont fait, que de rapporter les plumes de votre poule.

SPECTACLES, BALS, &c.

Théâtre de l'Opéra. Artistes réunis en Société. DIMANCHE, 4 Avril 1875, FAUST, Grand opéra en 5 actes. A l'étude, HAMLET, Grand opéra.

Théâtre de l'Opéra. Société des artistes réunis. MARDI, 6 AVRIL 1875, Bénéfice de Mlle HENRIETTE [illegible] L'Africaine.

Rentrée d'ILMA de MURSKA, LA REINE HONGROISE DU CHANT. [illegible]

NOTICE.—M. D. DE VIVO [illegible]

L'Union Française. BUREAUX, RUE ST-LOUIS, No. 3. [illegible]

Taxes de ville de 1875. [illegible] ED. PILSBURY, Administrateur.

TAXES. TAXES. Taxes de Ville. [illegible] A. LABROUE, 27, Passage de la Bourse.

Avis. [illegible] WALTER HUNTINGTON [illegible]

COLLEGE COMMERCIAL ET LITTERAIRE, Jules Choppin, principal, No 163 RUE REMPARTS. A l'encoignure Orléans. Classes de jour et de nuit. On prendra un soin tout particulier des pensionnaires.

J. A LACROIX, Au coin des rues Français et Victoire. BOTTES ET SOULIERS [illegible]

Quelque chose de nouveau! Au No 74 de la rue St-Pierre, entre les rues Bourbon et Royale. PENSION, par semaine. PENSION, par mois. [illegible]

Guérison gratuite des crises!!! TOUTE personne atteinte de crises est priée de s'adresser au Dr PRICE [illegible] GRATIS! [illegible] Les crises ou l'épilepsie [illegible] Et vous Guérira. [illegible] Avec la bouteille. [illegible] Dr. CHAS. T. PRICE, 67 William street, New York.

Avez-vous besoin d'argent? ADRESSEZ-VOUS à l'encoignure Dauphine et St-Louis. [illegible] J. BEGOR.

Avis. Le navire français PEGASE [illegible] R. Y. HOPKINS, agent.

$50, $100, $500, $1000, [illegible] ALEX. FROTHINGHAM & CO., Bankers and Brokers, 12 Wall Street, New York.

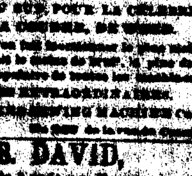
BAINS REMPARTS, M. MIQUEL, propriétaire, Au No 191 de la rue des Remparts, Entre les rues Toulouse et St-Louis. Bains sulfureux et sulfuriques, BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS.

Somnambule. LE PROFESSEUR LENORMAND, de retour de Paris, [illegible]

Riz pour plat! Riz pour plat! [illegible] F. K. THOMPSON, Au No 24 de la rue Peters, près Douane.

SPECTACLES, BALS, &c. Académie de Musique [illegible] ACADEMIE DE MUSIQUE [illegible] Théâtre St-Charles. [illegible] LOTERIES. Seulement 10,000 Numéros. [illegible] BALANCES DE FAIRBANKS [illegible] Balances de Fairbanks, pour le Coton. [illegible] No 53 de la rue du Camp. [illegible] St. Bernard's Blood Fertilizer. [illegible] Charbon. Charbon. W. G. COYLE & CO. [illegible]

VENTES JUDICIAIRES. [illegible] Restaurants, Hôtels, &c. Hôtel et Restaurant de M. MATARAN, [illegible] Restaurant des Quatre-Saisons. [illegible] Commercial Restaurant, MM. GERMAIN & AUGUSTE, [illegible] Fireman's Insurance Company of New Orleans. [illegible] J. BESCA, [illegible]



JOS. DAVID, [illegible] A. Carrière & Co., [illegible] AU SINGE QUI VISSE. [illegible] Chaussures! Chaussures! AU MAGNOLIA. [illegible] PIERRE PAVIA [illegible] AU PROGRÈS, ERNEST CABAUD, [illegible] Banque d'Épargne des Citoyens, GRUNEWALD HALL. [illegible] L. C. ARNY, [illegible] Compagnie d'Assurance de l'Union de la Nlle-Orléans. [illegible]

VENTES A L'ENCAN. PAR E. ROGER & CO. [illegible] PAR M. W. NEWMAN. [illegible] PAR D. E. MORPHY. [illegible] PAR HOEY & O'CONNOR. Grande vente de propriétés foncières. [illegible] PAR C. E. GIRARDEY. [illegible] VENTE PÉREMPTOIRE DE [illegible] Guérison positive de toutes les maladies chroniques par Le Docteur L. L. SOLANAS. CONSULTATION GRATIS. CONSULTATION PRIVÉE. [illegible] L. GIROT, [illegible] New Orleans Savings Institution [illegible] BARNETT & GAMMACK. [illegible]

VENTES A L'ENCAN. HOFFMANN, MARKS & CO. [illegible] PAR PLACIDE J. SPEAR. [illegible] PAR S. GUINAULT. [illegible] VACHERIE. [illegible] Compagnie d'Ardoises Chapman. J. BRANDIN FILS, Agent. [illegible] Une nouvelle industrie louisianaise. [illegible] Vins, Liqueurs, Provisions, &c. GUEYROUZE & BOIS. [illegible] CAZAUX & VERGNOLE. [illegible]